

Minuit dans le siècle notes contre le progrès

« Pour sortir des labyrinthes, il ya des moments où l'on peut passer à travers les murs , il yen a d'autres où les murs sont trop solides, et où il faut que la mémoire parvienne à renouer le fil du temps, pou rejoindre le point de vue central d'où peut découvrir le chemin. Au -delà commence la reconquête d'une puissance d'un jugement critique qui réponde , sur les faits constatables , à l'avilissement de la vie , et qui précipite la scission dans la société, préliminaire à une révolution , sur la question historique par excellence qu'est la question du progrès » Encyclopédie des nuisances ,N° 2février 1985, « Histoire de dix ans , esquisse d'un tableau historique des progrès dans l'aliénation sociale »

Portée par l'esprit philosophique du siècle des lumières , l'idée du progrès était, à son origine, quasi subversive. L'Église avait imposé les dogmes de la création et le fixisme, qui établissaient l'immutabilité des êtres vivants sortis, une fois pour toutes et tels qu'ils sont, du moule divin. C'est pourquoi il se trouve dans l'Encyclopédie peu de lignes sous la rubrique du « Progrès », défini simplement comme « mouvement allant de l'avant ». Par ailleurs, Diderot, et les autres encyclopédistes ne considéraient pas la société civilisée comme étant supérieur à celle des sauvages ; *bien au contraire, leur position par rapport au progrès était pour le moins prudente, voir sceptique. Sans doute la lecture des récits de voyages de l'abbé Raynal, du baron de Lahontan ou de Louis-Antoine de Bougainville y contribua -t-elle. D'une façon ou d'une autre, l'idée s'est imposée en Europe à partir de la révolution industrielle. Comme le dit Mumford : « le progrès était l'équivalent , dans l'histoire, du mouvement mécanique à travers l'espace ».* C'était l'interprétation du changement comme un fait unidirectionnel d'où la marche arrière , la décadence ou le recul étaient explicitement exclus. La pensée éclairée interprétait la production industrielle comme l'annonce d'un monde libre de préjugés religieux et gouverné par la Raison où tous aurait le bonheur à portée de main. Les faits la contredisait souvent, mais la contradiction était du mouvement ; par exemple, on supposait que la laideur de la société industrialisée était grosse d'un futur où l'abondance matérielle serait la norme et la liberté son résultat.. En outre , la science résoudrait tous les problèmes, l'économie croîtrait et l' État démocratique offrirait l'égalité devant la loi à l'heure de la distribution.

Cependant, toute médaille a son revers , et à force de science, d'étatisme et de productivité, le progrès nous a conduit au bord du précipice : la science et la technologie ont transformé les moyens de production en forces toujours plus destructives ; le développement économique a engendré inégalité, injustice sociale et misère partout, en dévastant au passage l'environnement . L'État s'est transformé en monstre bureaucratique tentaculaire qui dévore la vie de ses sujets . Les désastres sociaux et écologiques sont devenus monnaie courante et l'insatisfaction, comme la crises'est généralisée. Les individus, sous le joug de la production et de la politique, sont incapables de dominer leur destin. Ils sont habités par un vide qui ne cesse de s'amplifier depuis plus de deux siècles et qui les empêche de formuler et de communiquer leur mécontentement, alors que pour la première fois d'une façon générale , la croyance d'un avenir meilleur s'est effondrée. Confrontée à la réalité d'un monde entré dans des difficultés majeures annonçant sa fin à moyen terme, l'idée d'avenir a perdu toute crédibilité. A l'Aune de toutes les régressions que le progrès a finalement produites , les souffrances des générations antérieurs semblent avoir été endurées en vain. Le fait est d'importance , car toutes les idéologies émancipatrices, de la Révolution française à Mai 68, se justifiaient au nom de la raison scientifique et du progrès.

Pour les progressistes ,, la science révélait des lois économiques et sociales inexorables dont la nécessité historique ne pouvait être contestée, car elles étaient inscrites dans la nature des choses et se situaient au-dessus du dessein des humains : il s'agissait simplement de les observer et de leur obéir pour être équitable et juste.. a loi la plus importante postulait – selon Godwin , le plus ancien référent de la pensée anarchiste-- la perfection continue et illimitée de l'être humain

grâce au règne de la raison scientifique. Fourier disait que c'était le désir de la nature que d'aller par étapes de la barbarie vers la civilisation .. Proudhon affirmait même que l'idée du progrès remplaçait l'idée d'Absolu en philosophie. Marx désignait la classe ouvrière comme son principal agent historique en tant que « force productive principale ». Le processus historique, selon Hegel, « l'autel où ont été sacrifiés le bonheur des peuples, la sagesse des États et la vertu des individus » était le sillage que l'Idée—le progrès-- laisse dans sa marche. Marx, son disciple, nous enseignait que ce processus n'était rien d'autre qu'un enchaînement naturel d'étapes économiques obéissant à des lois contre lesquelles la volonté humaine ne pouvait rien ; de plus, celle-ci était déterminée par celles-là. Le devenir historique associé au développement scientifique et technique de la production allait occuper le centre de la doctrine marxiste—fortement critiquée par Bakounine-- dans laquelle il était implicite que la connaissance scientifique de ses lois illuminerait une classe de dirigeants qui, organisé en parti, guiderait les masses révolutionnaires vers le meilleur des destins dans une société sans classe. C'était là des coups terribles portés à la métaphysique et à la religion, mais qui, loin de les abattre, allait les renforcer par le biais d'une nouvelle superstition : la superstition scientifique.

Le fétichisme scientifique est la substance de l'idée du progrès.. Pour les progressistes de toutes les écoles, la science apparaissait comme le remède à tous les maux.. La totalité de la pensée n'avait plus qu'à adopter ses méthodes et accepter ses conclusions. Les réflexions sur la vérité, la justice ou l'égalité qui ne ressortissaient pas à la science, seraient qualifiées de digressions métaphysiques. Si la religion était chose du passé, la science appartenait au développement futur, au progrès. Toutefois, elles étaient moins incompatibles que l'on pourrait le croire. Dans le progressisme, la science se révélait être non seulement connaissance, mais aussi foi. Saint-Simon, l'un des premiers réformateurs socialistes, considérait ses premiers adeptes comme les « évangelistes de l'ingénieur » et les « apôtres de la nouvelle religion de l'industrie », suscitant en lui un « désir noble d'incorporation honorable dans l'existence suprême » qui, en conséquence, le portait à une « unité parfaite » avec le « grand Être », forme définitive de l'existence.. Un des livres les plus populaires du dix-neuvième siècle, cent ans après, ou l'An 2000, une utopie techno-scientifique écrite par Edward Bellamy, décrivait la prise de conscience de l'inhumanité des relations sociales sur le plan religieux: le lever du soleil, après une nuit si longue et si noire, dut être éblouissant. Du jour où les hommes comprirent qu'après tout l'humanité n'avait pas été créée pour rester éternellement naine, mais qu'elle se trouvait au seuil d'un avatar de progrès illimité, la réaction fut irrésistible, rien ne put arrêter l'enthousiasme qu'inspirait la foi nouvelle [.....] Pour la première fois depuis la Création, l'homme se tint droit devant Dieu[...] la route s'ouvre infinie et [...] son extrémité disparaît dans la lumière. Car l'homme doit revenir à Dieu. » La divinité avait placé dans le cœur des hommes l'idée du Progrès, « qui nous fait trouver insignifiants nos résultats de la veille et toujours plus éloigné le but à atteindre » Les racines arrachées récemment au terrain religieux s'implantaient maintenant sur un autre, similaire, grâce à la fascination que provoquait la magie scientifique. En achevant de mettre à bas l'autorité divine, la nouvelle foi promettait de changer les hommes en dieux mortels habitants l'olympes techno-scientifique. Mais lorsqu'elle a fondé l'économie sur la séparation entre les individus, sur la séparation entre eux et le produit de leur activité et entre celui-ci et la nature, son développement soutenu par la science a apporté une plus-value d'irrationalité.

Très tôt sont apparues dans la nouvelle « espèce » dirigeante, nourrie de présupposés scientifiques, des tendances suspectes, qui avec le temps allaient devenir éclatantes, à l'Est comme à l'Ouest, aussi bien dans le camp libéral qu'au dirigisme: par exemple, la tendance à légitimer les moyens par la fin, le présent par le futur, le réel par l'idéal ; la classe dirigeante faisait appel aux impératifs urgents de la situation du moment pour supprimer la poésie de la révolution libératrice, n lui substituant sine die une justice et une liberté qui devenaient de moins en moins concrètes.

En conséquence, la vie sociale impulsée d'abord par la bourgeoisie, puis par la classe bureaucratique née de la révolution, a été réglée sur la base de critères pragmatiques : renonçant aux préceptes de la raison objectives, ceux-ci se réduisaient à leur dimension utilitaire, subjective et

formaliste.. Ainsi, tandis que la conduite morale se dissolvait dans l'égoïsme mesquin, l'ordre économique et politique était garanti . Auguste Comte dont la devise était « ordre et progrès », avait déjà spécifié que « dans tous les cas les considérations sur le progrès devaient être subordonnées à celle de l'ordre ».. t en remontant plus loin dans le cours de l'histoire, un illustre précurseur comme Fontenelle soutenait que la vérité, détermination principale de la Raison, devait être subordonnée à des critères d'utilité et qu'elle pouvait même être sacrifié si les convenances sociales le nécessitaient . La même chose pouvait être dite des autres déterminations. La Raison, en se réconciliant avec le pouvoir absolu , s' auto-immolait.. La classe bourgeoise et à sa suite la bureaucratie, en liquidant la Raison, inventaient une nouvelle métaphysique pseudo-rationaliste qui se manifestait comme une foi aveugle dans les développements économique ; cette foi se dénommait « matérialisme »et cette destinée débouchait sur un présent perpétuel d'injustice et de barbarie. Le stalinisme, par exemple, allait démontrer que le trop célèbre « progrès historique » ne fut rien de plus qu'une idéologie au service d'une nouvelle classe dominante : la bureaucratie de parti, qui devait imposer une oppression aux dimension colossales.

A partir d'un certain niveau de progrès, celui qui a conduit à la première guerre mondiale et à l'essor du nazisme, les effets négatifs l'emportent largement sur les acquis positifs, jusqu'à constituer une menace pour l'espèce humaine ; dans l'étape suivante du développement, le moment ultime du progrès se révélerait comme la fin de l'humanité, matérialisé d'abord dans l'armement nucléaire, dans l'état policier et l'industrialisation du vivant, et enfin dans la pollution , l'extension des OGM et le réchauffement climatique. Si l'histoire suit le cours marqué par l'hybris progressiste, qu'elle en soient les variantes, le point final sera la désolation et non l'Éden de l'heureux consommateur ou le paradis communiste.

L'idée de progrès postule une trajectoire ascendante depuis les sociétés dites primitives jusqu'à la civilisation moderne actuelle. Dans la pratique, cela signifie une transformation incessante du milieu social et un renouvellement constant des conditions économiques qui le déterminent : le présent n'est qu'une étape passagère sur le chemin d'un avenir meilleur . L'idée de Progrès amène donc à considérer la société présente comme supérieure à toutes les époques antérieures, mais plus que cela, et surtout, elle n'envisage l'avenir que comme son propre aboutissement. En réalité, celui-ci n'est rien d'autre que l'apogée du présent : le futur se dissout dans l'idéologie et cesse de signifier le mouvement du temps pour devenir une vulgaire apologie de l'existant. C'est pourquoi toute la classe dominante, politique et économique , revendique le progrès comme un signe d'identité , car dans la mesure où elle domine le présent, récrit le passé dont elle se sent l'héritière et évacue du futur la part qu'elle ne peut contrôler , son progrès est le progrès . Les dirigeants progressent – je prends le risque de me répéter--- grâce au progrès de l'ignorance et du contrôle, en mettant en place des organisations toujours plus gigantesques où, pour revenir à Hegel, on suppose que devrait se manifester « l'inquiétude du subjectif, du concept , posée en dehors du sujet »

On peut imaginer les possibilités de domination qu'offrent les technologies de surveillance, la culture de masse—cette sorte de coléreuse négativité inhumaine--, sans parler de la propagation du modèle éducatif.étatique(dans lequel les premiers progressistes mettaient leurs espoirs) créateur d'une forme d'ignorance structurelle que l'espace virtuel a généralisée. Ainsi s'explique le fait que les individus soient moins que jamais maître de leur destin, bien que la science ait progressé.

Ce qui s'appelle aujourd'hui Progrès ne conduit aucunement au développement de l'intelligence ni de l'autonomie personnelle, car il vise essentiellement à la croissance économique et au mode de vie consumériste qui lui est associé.. Le pouvoir séparé qui le revendique a besoin de créatures égoïstes, apeurées ou mieux encore robotisées.il n'aime pas les individus ayant un jugement indépendant, capables d'orienter leur conduite morale en accord avec la connaissance objective ; il préfère des gens irréfléchis et uniformisés, absorbés par l'accessoire et l'instantané, et tenaillé par la peur.. Des gens programmés pour se soumettre aux messages envoyés dans l'appareil de domination . La standardisation et la marchandisation de toutes les activités humaines produisent cette déraison typique que les dirigeant consacrent sous le nom de Progrès ; pendant ce temps le génie génétique construit ses fondements biotechnologiques. Vérité et justice ne sont

plus les fruits de cet arbre mort, mais son prestige sert d'alibi à l'esclavage et à l'oppression. Les prétendues avancées sociales sont toujours accompagnées par l'inconscience, la déshumanisation et l'anomie, de sorte que ce fameux progrès élimine le plus grand de ses postulats : l'idée même de l'individu libre et émancipé.

Récapitulons . En principe le concept moderne de Progrès est l'enfant de la défaite de la religion face à la Raison. Cependant la victoire de la Raison fut seulement apparente, puisqu'elle ne fut pas la victoire de l'humanisation. Après avoir évoqué la dégradation de la raison en instrument de pouvoir, nous allons examiner les conséquences d'une telle dégénérescence sur la nature .. Celle -ci a perdu toute signification, puis elle a été indifféremment considéré comme une chose passive ou comme une matière première ; en somme, comme un magasin de ressources Le résultat de la rencontre entre une nature dépourvue de sens et une civilisation spoliatrice a été concrétisé dans une série de concepts ambigus comme la réussite , le bien être , le développement ou...le progrès. L'activité humaine , après avoir cessé d'entretenir une relation mystérieuse avec la nature , n'a pas tenté de la considérer rationnellement en essayant d'appréhender sa vérité pour pouvoir être guidé par elle : tout au contraire, elle n'a pas cherché qu'à la dominer . La transformation de la nature en objet d'exploitation illimitée a provoqué l'adaptation forcée des individus au milieu social coercitif engendré au cours de ce processus. Le prix de ce progrès a été la soumission de la vie à une rationalisation pragmatique imposée par la marchandise et par l'État, dans laquelle les moyens ont été confondus avec les fins ; la vie a obéi au progrès, et non le contraire. La vie esclave du progrès a été un creuset où s'est défaite la raison objective et où se sont évaporés tous les concepts qui en constituaient le noyau : vérité, justice, bonheur, égalité, solidarité, tolérance, liberté...Selon la conclusion d'Horkheimer, « la domination de la nature inclut la domination des hommes ». La tyrannie exercée sur la nature a eu pour conséquence la soumission et l'abrutissement concomitant de l'être humain. L'effacement de la conscience se déduit de la conception mécaniste de l'homme . ; le plus extrémiste de tous les philosophes matérialistes, La Mettrie, concevait l'être humain comme une machine qui avait agencée elle-même ses ressorts, et il considérait la pensée comme un sous- produit, d'importance mineure, de l'activité mécanique.Cette conception aberrante , formulée vers le milieu du XVIII^e au cours de la lutte intellectuel contre les systèmes métaphysique et les religions , légitimait scientifiquement la manipulation de l'espèce humaine, activité que les classes dirigeantes de la postérité ont prises très au sérieux.. Par une ironie de l'histoire, la religion n'en sorti pas perdante.. Un siècle plus tard , l'algèbre de Boole, qui a rendu possible la simulation mécanique de la pensée humaine en la réduisant à une simple représentation mathématique, rechercha « la révélation de l'esprit de Dieu », ni plus ni moins . Si nous empruntons le chemin de la mathématique binaire, les ordinateurs nous rapprocherons sans aucun doute de la divinité, dont le royaume ne sera plus dans le ciel, mais sur les réseaux virtuels..

Une fois dévoilé le côté obscurantiste de la science au fur et à mesure que l'extrême spécialisation divisait la connaissance en compartiments étanches , et son incapacité à procurer une conception du monde holistique, unitaire et cohérente – qui formerait les individus et renforcerait leur lien avec la nature--, il restera à dénoncer un dernier fétichisme ; celui de la technologie. Dans les dernières phases de la domination capitaliste, « progrès » signifie « technique », les experts qui travaillent pour elle y mettent leur dernier espoir de salut, et les hommes d'affaires, les politiciens fanatiques et les journalistes dés-informateurs l'ont transformé en orthodoxie millénarisme.

Du point de vue de la technologie, les maux inhérents au développement sont traités par un surcroît de développement. En conséquence, la technique crée un milieu artificiel et hiérarchisé, étranger aux nécessité sociales, où se développe toute la vie quotidienne, une seconde nature qui détermine complètement l'ordre social. Les individus n'ont échappé aux contraintes naturelles que pour être réduit en esclavage par les machines, qui interviennent dans les relations entre les humains et servent maintenant de médiation entre eux et la nature, empêchant ainsi toute relation directe.. L'humain, emporté par le train du progrès, reste définitivement isolé e ses congénères et coupé du cosmos, qu'il ne considère que comme quelque chose de vivant dont il ferait partie.

Le biologiste et cristallographe britannique John Bernal célébrait, dans son livre *Le Monde, la chair, et le Diable*, cette émancipation des servitudes naturelles : « La tendance fondamentale de

progrès est le remplacement d'un environnement de causalité différente par un autre délibérément créé. Au fil du temps, l'acceptation, l'appréciation et même la compréhension de la nature seront à chaque fois moins nécessaires.». L'esprit humain capitule devant le machinisme, il devient technolâtre et l'automation y collabore. L'individu se considère libre dans la mesure où il se laisse conduire par les machines. Tout dépend d'elles, et personne ne peut vivre en marge, c'est à dire que personne ne peut vivre contre le progrès.

Dans un monde quantitatif, la raison technique place les actes réflexes au-dessus de l'intelligence, le rendement au-dessus du sens et le calcul au-dessus de la vérité, de sorte que lorsqu'on parle « d'intelligence artificielle », cela ne signifie pas que les machines sont devenues pensantes, mais bien que la pensée humaine s'est transformée en pensée mécanique. Pour les visionnaires de la déshumanisation complète, la machina sapiens n'est pas autre chose que le transfert d'un legs mental à une descendance mécanique, car l'homme immergé dans un univers technologique fonctionne comme une machine, et la machine comme un automate humain. Son destin, comme le montrent les conditions d'existences actuelles, est « de transférer la lumière de la vie et de l'intelligence à l'ordinateur ». La conclusion qui s'impose n'est toutefois pas le rejet de la technique, mais celui du rôle qu'elle joue dans la période historique actuelle de domination capitaliste, en commençant par sa fonction religieuse rédemptrice, largement partagée par les masses.

La technique est nécessaire dès lors qu'elle facilite aux humains le métabolisme avec la nature : l'outil a créé l'homme. Mais quand elle s'affirme comme base du pouvoir technologique, elle se transforme alors en menace pour la survie de l'espèce. La technique suit un chemin qui s'écarte des nécessités humaines de base et crée finalement son monde propre. C'est le moment de son autonomie, le moment où, comme le dit Giedion NDT-¹, « elle prend le commandement » la vie en commun ne peut rien contre l'envahissement technologique qui aliène constamment la société au rythme de ses nouveautés. Si nous faisons aujourd'hui l'inventaire de ce qu'elle apporte et de ce qu'elle soustrait à la société, le bilan ne peut être plus négatif. D'un côté, l'implantation de l'homo oeconomicus, l'humain qui agit uniquement par intérêt, l'accroissement superflu du niveau de consommation dans une partie du monde ; de l'autre, l'appauvrissement et l'exploitation de la partie restante, l'épuisement des ressources, l'accumulation de l'armement et l'annihilation de la planète. Cela confirme que le problème social le plus important n'est pas le sous-développement mais bien le développement lui-même ; ce n'est pas le manque de technologie, mais l'absence de finalités humaines.

Contrairement aux cultures « primitives », la civilisation matérialiste est indifférente à sa dépendance à l'environnement : elle n'a même jamais essayé de croître, déguisé en progrès, l'a conduite à contaminer le sol, polluer l'air, altérer les aliments et empoisonner l'eau ; à exacerber les différences sociales et à mettre en danger la santé des populations. La phase de destruction accélérée du milieu naturel et social dans laquelle nous sommes entrés ne peut être évitée, elle ira en s'amplifiant : c'est le résultat de la dynamique propre au système, qui a besoin de croître avec la plus grande rapidité. Les agressions au détriment du territoire sont devenues habituelles, et le problème n'est pas tant leur impact immédiat que les effets cumulatifs concrétisés dans la crise énergétique, les catastrophes nucléaires et le réchauffement de la planète. La nouvelle conscience écologique des dirigeants les conduit à rentabiliser la destruction même, qui est inévitable, car elle est inscrite dans le mode de production et de consommation dominant.

Tout dans le royaume de la marchandise a un prix, depuis l'air que l'on respire jusqu'aux paysages que l'on visite ; mais désormais ce prix doit être écologique. Les dirigeants convertis à l'écologisme doivent incorporer au prix global le coût de quelque dommages collatéraux de la catastrophe, s'ils ne veulent pas que les fondements même de la société industrielle soient trop altérés. Si cela avait lieu, ce serait la fin du Progrès, mais pour nous, c'est le Progrès qui est la fin.

La critique de l'idée de Progrès nous mène sur des sentiers dangereux, surplombant des abîmes idéologiques. Du point de vue philosophique, la démolition du matérialisme progressiste

1 Sigfried Giedion, historien et critique de l'architecture, auteur d'une histoire des techniques, *La Mécanisation du pouvoir*, Paris, Denoël, collection « Médiations », 1948 réédition 2004

n'implique pas un retour à la dualité esprit-matière, ni l'établissement d'un pont vers le nihilisme ; De même, le rejet de l'histoire téléologique ne signifie pas nécessairement le rejet de l'histoire . Refuser que la science devienne la morale publique ne conduit pas au rejet de la science en tant que telle, de même que la constatation de l'inanité du système éducatif n'implique pas le rejet de l'instruction. Cela nous amène, plus simplement , à reconnaître que l'histoire ne possède pas de plan et ne dissimule aucun but, que les « lois historiques » ne sont pas des lois : l'histoire de l'humanité est plus un processus de réalisation qu'un processus de devenir. Il manque quelque chose à la connaissance scientifique pour servir de lanterne aux peuples, tandis que la transmission de l'expérience générationnelle ne se fait pas par l'intermédiaire des dispositifs éducatifs. Nous avons affirmé que les contradictions sociales découlent en dernière analyse des contradictions entre la société et la nature dévoilées par l'histoire. Mais nous sommes les enfants de la raison des lumières, et non du Bhagavad -Gita ou du Paléolithique inférieur, c'est pourquoi nous ne croyons pas que les contradictions se résolvent en élevant la nature comme principe suprême ou en les conjurant avec l'aide du Ciel ou des Saintes Écritures, tout cela favorisant un retour religieux à la nature et au passé. Ces bonnes intentions n'amointrissent pas la crise de la pensée rationnelle ni la crise du monde ; bien au contraire , elles nourrissent des idéologies irrationnelles et des mouvements fondamentalistes qui aggravent cette crise

La critique de l'idée de Progrès n'est pas une attaque contre la Raison, ni contre la formation intellectuelle et le savoir ou contre la civilisation en général : C'est une critique de sa dégradation et de son éclipse. Il n'est pas question d'en appeler à la transcendance , à une Nouvelle science ou à la Tradition , mais seulement à une pensée libre de chaînes, qui, bouleversant les bases idéologiques du système, porterait les êtres humains à une union rationnelle et harmonieuse avec la nature.

Nous ne sommes pas seulement les enfants des lumières , nous sommes aussi ceux du Romantisme, de sa volonté de vérité, de beauté et d'action, et de sa recherche de spiritualité et de mystère. Nous nous levons au nom de la Raison et de la Logique, mais aussi au nom même de l'émotion, de la passion et du désir.

Si l'homme qui souhaite être libre ne cherche pas à changer de mythes mais s'efforce d'aller à la racine des choses, il ne renonce pas pour autant à « réenchanter » le monde dans un désaccord absolu avec la classe dominante . Ce réenchantement ne peut résulter que d'une prise de conscience révolutionnaire devant la marche lamentable du progrès capitaliste qui quantifie, mécanise et détruit la vie. C sont des retrouvailles entre le rationnel et ce que les surréalistes appelaient le merveilleux. Dans la révolution et dans la poésie, ce qui revient au même , c'est la voie vers une autre civilisation. Pour l'humanité, c'est l'unique façon de croître et de devenir ce qu'elle est potentiellement. Le nouveau point de départ ne se trouve pas dans une bureaucratisation de la nature comparable à celle de la société, mais dans une réconciliation débureaucratisée entre l'une et l'autre, qui contestera d'emblée les conditions hostiles actuelles, comme l'industrialisation, l'étatisme, le développement économique et le progrès. Par conséquent, son programme doit être désurbanisateur , anti industriel, anti-politique et anti progressiste ; il doit promouvoir de nouvelles valeurs, de nouveaux modes de vie, de nouveaux types d'action sociale... La nature et la société doivent trouver un équilibre, et pour cela elles doivent être libérées, des bureaucrates, des experts, des investisseurs et des idéologues rédempteurs. ; La seule façon d'établir entre elles une harmonie est de ne pas céder, ni en théorie, ni en pratique, à la logique de la domination

Seule une société » qui possédera la maîtrise consciente de sa propre histoire pourra affranchir la nature, esclave du progrès. Mais ce présupposé ne sera pas éternellement possible, car avec la technoscience ; la domination fabrique un monde littéralement inhabitable et, comme le remarque Walter Benjamin dans sens unique, si les dirigeants ne sont pas renversés » avant un moment presque calculable de l'évolution technique et scientifique [...] tout est perdu. ; il faut couper la mèche qui brûle avant que l'étincelle n'atteigne la dynamite » la révolution nécessaire ne peut jaillir d'une simple contradiction entre les masses consommatrices et le financement du consumérisme, mais d'une réaction déterminés contre un progrès qui conduit irrémédiablement à la catastrophe..

Charla du 8 novembre 2012 u cercle de Amistad-Numancia de soria.
Texte publié dans l reuvre Raices N°5, printemps- été 2013
revu et augmenté en janvier 2015